

# *Quand le fil de ma vie*

*Quand le fil de ma vie (hélas ! il tient à peine )*

*Tombera du fuseau qui le retient encor ;*

*Quand ton nom, mêlé dans mon sort,*

*Ne se nourrira plus de ma mourante haleine ;*

*Quand une main fidèle aura senti ma main*

*Se refroidir sans lui répondre ;*

*Quand mon dernier espoir, qu'un souffle va confondre,*

*Ne trouvera plus ton chemin,*

*Prends mon deuil : un pavot, une feuille d'absinthe,*

*Quelques lilas d'avril, dont j'aimai tant la fleur ;*

*Durant tout un printemps qu'ils sèchent sur ton cœur,*

*Je t'en prie : un printemps ! cette espérance est sainte !*

*J'ai souffert, et jamais d'importunes clameurs*

*N'ont rappelé vers moi ton amitié distraite ;*

*Va ! j'en veux à la mort qui sera moins discrète,*

*Moi, je ne serai plus quand tu liras : « Je meurs. »*

*Porte en mon souvenir un parfum de tendresse ;*

*Si tout ne meurt en moi, j'irai le respirer.*

*Sur l'arbre, où la colombe a caché son ivresse,*

*Une feuille, au printemps, suffit pour l'attirer.*

*S'ils viennent demander pourquoi ta fantaisie*

*De cette couleur sombre attriste un temps d'amour,*

*Dis que c'est par amour que ton cœur l'a choisie ;*

*Dis-leur que l'amour est triste, ou le devient un jour.*

*Que c'est un vœu d'enfance, une amitié première ;*

*Oh ! dis-le sans froideur, car je t'écouterai !*

*Invente un doux symbole où je me cacherai :*

*Cette ruse entre nous encor . . . c'est la dernière.*

*Dis qu'un jour, dont l'aurore avait eu bien des pleurs,*

*Tu trouvas sans défense une abeille endormie ;*

*Qu'elle se laissa prendre et devint ton amie ;*

*Qu'elle oublia sa route à te chercher des fleurs.*

*Dis qu'elle oublia tout sur tes pas égarée,*

*Contente de brûler dans l'air choisi par toi.*

*Sous cette ressemblance avec pudeur livrée,*

*Dis-leur, si tu le peux, ton empire sur moi.*

*Dis que l'ayant blessée, innocemment peut-être,*

*Pour te suivre elle fit des efforts superflus ;*

*Et qu'un soir accourant, sûr de la voir paraître,*

*Au milieu des parfums, tu ne la trouvas plus.*

*Que ta voix, tendre alors, ne fut pas entendue ;*

*Que tu sentis sa trame arrachée à tes jours ;*

*Que tu pleuras sans honte une abeille perdue ;*

*Car ce qui nous aima, nous le pleurons toujours.*

Qu'avant de renouer ta vie à d'autres chaînes,  
Tu détachas du sol où j'avais dû mourir  
Ces fleurs, et qu'à travers les plus brillantes scènes,  
De ton abeille encor le deuil vient t'attendrir.

Ils riront : que t'importe ? Ah ! sans mélancolie,  
Reverras-tu des fleurs retourner la saison ?  
Leur miel, pour toi si doux, me devint un poison :  
Quand tu ne l'aimas plus, il fit mal à ma vie.

Enfin, l'été s'incline, et tout va pâlissant :  
Je n'ai plus devant moi qu'un rayon solitaire,  
Beau comme un soleil pur sur un front innocent  
Là-bas . . . c'est ton regard : il retient à la terre !

Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859)